
LIVRES D'ARCHICUBES

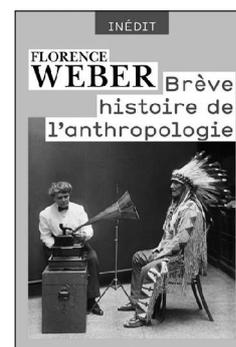
Recensions et avis de parution réunis par Lucie Marignac (1983 L)

L'anthropologie sociale a-t-elle une histoire ?

Recension de l'ouvrage de Florence Weber, *Brève histoire de l'anthropologie*, Paris, Flammarion, collection « Champs Essais », 2015, 358 pages, chronologie, index, ill.

Par Daniel Nordman (1961 I), *directeur de recherche CNRS-EHESS, Centre de recherches historiques*

Cette histoire générale, savante mais accessible, peut, comme Florence Weber l'a souhaité, être lue par les spécialistes et par un vaste public, lequel est parfois encore, notons-le, un peu effrayé par le mot d'anthropologie. L'auteur sait traverser d'un pas égal toutes les formes d'approche ethnographique depuis Hérodote. Aucun chapitre n'est introduction ou transition. L'exposé échappe aussi aux états des lieux, aux compartiments classiques d'encyclopédies et de dictionnaires – rassemblant (moyennant rappels et exemples historiques) spécialités constituées, auteurs, études sur le fait religieux, l'homme physique, l'économie, la famille, la mort, et aussi sur d'autres objets (l'art performance, la photo et le film, la science...). Florence Weber invite son lecteur à un tour du monde, de la Perse ancienne aux Indiens du Canada (Joseph-François Lafitau, jésuite du XVIII^e siècle), aux Indiens Kwakiutl (Franz Boas), aux îles Trobriand du Pacifique occidental (Bronislaw Malinowski), aux Nuer (Edward Evans-Pritchard). Cette sélection – inévitable – répond, non à l'invention de la Terre, mais à un historique des enquêtes ethnographiques. Je soulignerai en passant la place de Boas, Malinowski, Mauss, références fondatrices. Vient enfin le cinquième continent, l'Europe, non seulement pour sa vision ethnocentrique et ses projets (comme la conquête scientifique de la Sibérie, les travaux de sociétés savantes, les musées d'ethnographie), mais pour le retour sur soi : Arnold Van Gennep sans doute, mais aussi Marc Bloch racontant en 1921 qu'un prisonnier, bourgeois de *Brême*, passa





pour un espion ayant tenu boutique à *Braisne* [Aisne] ou que des ombres innocentes ont été prises pour des signaux ; ou Louis Dumont, alors « assistant des Musées nationaux », dont *La Tarasque*, monographie proche de l'inventaire et issue des observations directes et « intensives » d'une bête cérémonielle, est dédiée à la mémoire de « [son] cher Marcel Mauss » (1951). L'exploitation agricole ou l'entreprise artisanale ont été aussi l'objet d'indications pratiques permettant d'éviter malentendus et extrapolations hasardeuses.

Florence Weber affronte une difficulté due à la diversité des objets et des observatoires (les textes, le terrain, l'archéologie), à la variété des dénominations selon les langues, aux traditions culturelles (américaine, britannique, française), aux glissements et aux emprunts théoriques et pratiques, aux consécration institutionnelles et universitaires dans le sens d'une plus forte professionnalisation. Le terme « entropologie » est attesté en français au XVI^e siècle. Mais que faut-il entendre exactement par anthropologie sociale, anthropologie culturelle, par ethnologie, ethnographie (« peu importe l'étiquette », écrivit cependant Germaine Tillion) ? Et quels sont les rapports de l'anthropologie et de la sociologie, leur frontière supposée – institutionnelle, académique ? Comment qualifier Alexandre von Humboldt, naturaliste, géologue, géographe, ethnographe ? Les ramifications sont innombrables dans des débats ou définitions à un moment donné, *a fortiori* quand l'historien remonte à Hérodote, à Ibn Khaldoun, à Buffon, à la longue série de témoins et de chercheurs dont Florence Weber restitue les apports. Par souci de clarté et de pédagogie, elle a choisi une terminologie uniformisée, l'« anthropologie » [sociale] désignant ce qui s'est aussi appelé « ethnologie » et « anthropologie culturelle » (p. 24). À supposer enfin que les disciplines soient clairement délimitées (comme la sociologie et la psychologie selon Mauss, 1924), c'est sur leurs confins, sur leurs bords plus qu'en leur noyau, que peuvent s'effectuer les contacts. L'histoire de l'anthropologie dévoile des convergences, et aussi l'expression de l'engouement scientifique ou des effets de mode, sous forme d'ambiguïtés et de réticences, celles des informateurs locaux, pour commencer, et des savants.

Au sein d'une telle nébuleuse, un critère est l'enquête directe dans laquelle s'implique le savant, vrai explorateur souvent, par opposition à toutes les enquêtes déléguées. Il s'appuie sur des fragments et des particularités, et il a en principe conscience de sa subjectivité. Vivant dans les villages, il apprend la langue, observe, écoute, raconte, aidé par des informateurs, des interprètes (truchements, drogman). Il met à l'épreuve la rencontre personnelle, en état de dépendance, la recherche de la bonne distance ménageant une possibilité d'objectivation – difficile – due à son identité ou au contraire l'immersion dans le milieu pour une plus grande familiarité. La diversité de ces situations est infinie, comme en témoignent des observations fortuites (celles d'un captif français au Maroc, Germain Moüette, au XVII^e siècle), les



pratiques de voyageurs sans mission explicite ou, liées à une intentionnalité, l'exploration systématique (celle de Charles de Foucauld au Maroc, à la fin du XIX^e siècle) et les expéditions scientifiques trop préparées, critiquées par Malinowski au nom de l'imprévisibilité.

Se profile une forte hétérogénéité de témoignages écrits, individuels ou collectifs (Bernardino de Sahagun, franciscain du Mexique, XVI^e siècle), directs (préconisés par Volney) ou indirects par compilation (les rituels funéraires des Grecs et des Indiens Callaties interrogés par Darius), textuels et éditoriaux : l'hétéroclite statistique départementale de l'époque napoléonienne à laquelle répondent les notables, un volume de Foucauld (*Reconnaissance au Maroc 1883-1884*, Paris, 1888 : « Voyage », suivi de « Renseignements »), ou encore l'adjonction d'appendices au texte de base (Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa*, 1928) et la chronique réorganisée d'une découverte et d'une expérience personnelle, éclairée *in fine* par un « Essai bibliographique » savant (Philippe Descola, *Les Lances du crépuscule*, 2006). Ajoutons bien des récits composites mêlant investigations et lectures, et toute une littérature – du roman à nombre de travaux scientifiques, historiques par exemple, ou à telle collection de livres ethnographiques – qui fait appel à des descriptions anthropologiques s'attachant, entre autres objets, aux sens, aux gestes, aux techniques. Soit toutes sortes d'ethnographies, fondées sur des explications érudites et additionnelles ou enregistrant des remarques banales, intuitives ou spontanées qui qualifient l'implication de l'observateur, s'il est vrai qu'il n'échappe pas à sa propre observation. S'agissant d'un savant aussi averti que Malinowski, la connaissance de la langue a permis au chercheur de travailler « entièrement seul », pour une monographie où il a fallu se reporter à tous les aspects sociaux, culturels, psychologiques, « réaliser la synthèse sociologique de tous les indices », associer les observations concrètes et l'ethnologie, plus théorique, comparative. Il y a aussi ses confidences : des informateurs peu doués, des lectures (Conrad, son compatriote), le roman de sa propre vie, les matériaux qu'il révisé, des questions dans un journal à des fins d'auto-analyse, un travail de psychologie sociale et de sociologie comparative (le *Journal d'ethnographie*, Paris, trad. fr. 1985, en polonais parsemé d'expressions en plus d'une demi-douzaine de langues), et encore sa fatigue, son malaise. Empiriquement, c'est sur place, en Nouvelle-Guinée, que l'Américaine M. Mead fixe en définitive ses terrains de recherche (trois tribus) en fonction, écrit-elle, de considérations éloignées de ses préoccupations immédiates (*Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, 1935). Entre l'observation, les notes, le journal de terrain et la publication, des étapes sont porteuses de doutes, de tâtonnements, de choix, et dans certains cas de négociations.

Brève histoire, mais dense, analytique et synthétique, des origines à Durkheim, Lévi-Strauss, Bourdieu, Tillion. Un volume trois fois plus épais n'aurait pu dire davantage : un vrai tour de force, convaincant. Celui-ci n'appelle guère d'objections,



invitant tout au plus à insister sur quelques points. Florence Weber a suivi avec constance une ligne de crête difficile, sans jamais donner l'illusion que l'évolution est irréversible vers une discipline consolidée. Car l'anthropologie a été incessamment conflictuelle, soit que les intitulés aient exprimé les désaccords, soit que des tendances profondes aient été mises en cause – comme l'évolutionnisme, le diffusionnisme, le fonctionnalisme, le monogénisme et le polygénisme, la part du physique et du social, les origines de l'homme, un « grand partage » entre l'anthropologie de cultures que l'on a dites closes, immobiles, et la sociologie de sociétés occidentales, les pré-supposés tenaces de l'orientalisme, sans parler des dérives organisées par les régimes totalitaires et criminels du XX^e siècle. Le travail de l'anthropologue a suscité des débats considérables, scientifiques, philosophiques et politiques.

La marque de l'institutionnel s'est renforcée. L'anthropologie a d'abord été une approche accidentelle ou très diffuse, avant d'être une discipline définie et enseignée (selon Boas, 1899), dans un milieu de spécialistes, avec des maîtres et des disciples (Boas et Mead), passant de l'expérience, parfois héroïque, et de la contribution écrite de personnalités (Montaigne, Volney, et tant d'autres) à des sciences convergentes. Elle est alors marquée par le sens des préoccupations concurrentes, des recherches sur des terrains considérés comme des chasses gardées, voire des entreprises menées en commun (matrimoniales dans le cas de Mead), par des institutions (l'Institut d'ethnologie à Paris, 1925, éditant nombre de Travaux et Mémoires), des écoles (durkheimienne, américaine), des méthodes (le *Manuel d'ethnographie* de Mauss), la recherche de financements, des missions, par des conférences, des articles préalables et des recensions dans des revues, par des sociétés savantes, des musées et des expositions, par des projets de cours s'adressant aux futurs administrateurs coloniaux, des postes universitaires. L'anthropologie est devenue peu à peu une spécialité, une compétence sanctionnée par des diplômes. Des règles sont édictées, sinon appliquées. L'anthropologie – longtemps objet obscur, incertain, plus que la géographie enseignée depuis des siècles, plus que l'économie – a multiplié, comme discipline, les objets, établi des profils institutionnels et professionnels, voire l'« intellectuel collectif » de *L'Année sociologique*. Quelle est ainsi la part du collectif scientifique, de l'équipe, dans l'histoire de l'anthropologie ? Et le rôle de l'Université ? Le travail d'Émile Masqueray sur la *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie [...]* est une thèse soutenue devant la faculté des lettres de Paris en 1886, comme les volumineuses enquêtes de Marcel Griaule sur les *Masques dogons* et les *Jeux dogons* en 1938, tandis que la transmission du savoir et la formation pédagogique n'ont eu pendant longtemps dans ces domaines rien de comparable à celles qui se manifestaient, en histoire et en géographie, dans les anciens diplômes d'études supérieures vers 1900. Connaît-on aujourd'hui, avec précision, l'histoire tardive de l'anthropologie enseignée, destinée à de jeunes étudiants (facultés, cours, sujets), selon les pays ?



Et quelle a été, enfin, la part de la conjoncture internationale, impériale ? Florence Weber, qui analyse l'anthropologie de la relation coloniale, minimise-t-elle son rôle dans les querelles territoriales proprement dites ? Très attentive à la période post-coloniale, peut-être n'a-t-elle pas accordé toute sa place aux laboratoires maghrébin et saharien. Or l'histoire de la colonisation dans son ensemble est en total renouvellement, et peut donner, non des modèles universels, mais des exemples différents, contrastés. Une biographie intellectuelle de Malinowski laisse entendre que le choix de son terrain, à l'origine de ses *Argonautes*, a été lié alors, non pas à un contexte colonial et global déterminant (la guerre, en 1914, dont son *Journal* parle si peu, la méfiance de Murray, lieutenant gouverneur australien, le soupçon de sympathies pro-allemandes dont, Polonais sujet autrichien, l'ethnologue pâtit), mais à sa curiosité personnelle pour les îles Trobriand et, parmi diverses autres possibilités, à des circonstances favorables. Cela donnera une anthropologie intensive, décisive, durable. Mais sur d'autres terrains, plus proches, les savants tantôt collaborent, tantôt s'affrontent. Par exemple, Émile-Félix Gautier, agrégé d'allemand, géographe et historien, bon connaisseur de l'Algérie, s'en prend avec virulence, sur un point précis, à la mission de l'Allemand Leo Frobenius, explorateur et ethnographe africaniste, diffusionniste, financé par Guillaume II pour une exploration du Sud algérien en 1914 : il dénonce son empirisme, son ignorance, son goût pour des théories générales. « Où est l'ethnographe de métier ? », en Algérie, demande-t-il en 1921 : l'université d'Alger devrait créer une chaire d'ethnographie et de préhistoire.

C'est le mérite de Florence Weber d'attirer l'attention, avec tant de science et de talent, sur les multiples façonnages de l'anthropologie.

Le moment de 1886

Recension de l'ouvrage de Sylvie Humbert-Mougin, Lucile Arnoux-Farnoux, Yves Chevrel (dir.), *L'Appel de l'étranger. Traduire en langue française en 1886*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, collection « Traductions dans l'histoire », 2015, 336 pages, ill.

Par Marie Vrinat-Nikolov (1981 L), *professeur des universités, Langue et littérature bulgares, théorie de la traduction littéraire, Inalco*

C'est à une coupe horizontale qu'ont été invités à se livrer les dix-huit auteurs qui ont collaboré à cet ouvrage (dont un certain nombre figurent également comme auteurs de l'*Histoire des traductions en langue française* depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au XX^e siècle, qui se déploie sur plusieurs tomes) – l'inventaire des traductions parues en français durant l'année 1886 marquée par quatre événements qui motivent ce





choix : la signature de la Convention de Berne visant à protéger les auteurs (ratifiée un an plus tard par huit États dont la Belgique, la France et la Suisse), l'attrait qu'exerce le roman russe sur le lectorat francophone, la publication dans *La Vogue* de traductions faites par Jules Laforgue de poèmes de l'Américain Walt Whitman, qui favorisent l'éclosion du vers libre en France, et la première traduction des *Aventures d'Huckleberry Finn* de Mark Twain, premier livre d'un auteur américain pour la jeunesse francophone.

L'objectif d'une telle coupe est, on le devine, multiple : proposer un « angle limité qui permet de proposer des résultats aussi précis et complets que possible¹ », soumettre à l'épreuve des faits et données statistiques l'hypothèse selon laquelle la fin du XIX^e siècle serait une époque d'intérêt accru pour l'étranger. L'ouvrage est réparti en trois grandes parties : une première orientée sur les données bibliométriques dont on dispose, une deuxième qui, sous la forme d'études de cas, s'intéresse plus particulièrement à des traductions de textes littéraires, enfin, la troisième partie concerne des traductions de textes des sciences humaines et politiques (ce qui, curieusement, inclut la traduction non confessionnelle de la Bible par Ledrain, dont on aurait plutôt vu la place dans la deuxième partie, puisque, comme l'indique Claire Placial, auteur du chapitre « Traduire la Bible en français », le traducteur, dans son avertissement, soulignait la valeur littéraire et morale à ses yeux du texte biblique qu'il considérait comme une fiction, d'où l'absence de numérotation des versets et des innovations).

Géopolitique de la traduction en France et stratégies éditoriales en 1886

Trois chapitres consacrés aux données bibliométriques permettent de dessiner les contours à la fois quantitatifs et géopolitiques des 413 traductions publiées en français en 1886. Chiffre difficilement interprétable sans autres repères, mais dont Blaise Wilfert-Portal précise qu'il est assez élevé pour la période.

La part des différents genres traduits révèle des écarts importants entre les textes de fiction (32 %), l'histoire (9 %), le théâtre et la poésie (8 %), et le droit (5 %). Cette part surprenante de la poésie et du théâtre est à mettre en perspective avec la production originale ; quant au faible pourcentage d'œuvres historiographiques traduites, il montre le repli des historiens sur le national et la méfiance, depuis 1870, à l'égard de l'historiographie allemande pourtant en pointe en Europe.

La distribution des langues (anglais déjà très dominant, allemand, latin, italien, russe, ancien et moyen français, grec ancien, espagnol, polonais – 1 % – et divers) fait apparaître, outre ce qui est qualifié à plusieurs reprises dans cet ouvrage de « percée » de la littérature russe, un intérêt encore peu marqué, sinon inexistant, pour l'est et le nord de l'Europe, le Proche, Moyen et Extrême Orient. Ce que confirme le chapitre dédié à « L'Asie, belle endormie ? », dans lequel Claudine Le Blanc fait le constat d'un fossé entre le monde académique et la traduction concernant la littérature indienne



en langue française et conclut en affirmant que « si l'enseignement de l'hindoustani et du tamoul aux Langues orientales débouche sur des traductions d'œuvres antiques et médiévales, l'Inde littéraire contemporaine, absente des préoccupations des philologues, n'existe pas dans la France de 1886² ».

On voit apparaître aussi des changements de lecture soulignés par Éléonore Mavraki : si les traductions du latin et du grec sont destinées avant tout à un public scolaire et universitaire, on lit de plus en plus de romans dans une visée édifiante et morale ou de divertissement, dans des traductions nouvelles ou des rééditions. Avec des corrélations intéressantes entre genres littéraires et langues : si l'anglais figure en première place dans tous les genres, surtout dans la littérature pour enfants, l'allemand et le russe arrivent derrière lui pour ce qui est des romans. Peut-on pour autant parler de « grande lueur à l'est », de « tropisme est-européen puissant », comme l'affirme B. Wilfert-Portal ? Oui, si l'on réduit l'est au russe et, dans une bien moindre mesure, au polonais (4 romans) et si l'on compte un petit nombre d'auteurs écrivant en allemand, issus des confins des empires allemand ou austro-hongrois. Mais cela semble un peu exagéré : aucune œuvre arabe, persane, japonaise ou indienne, sans parler de tout l'est de l'Europe non germanophone ou des littératures scandinaves...

Ressortent aussi, en cette fin du XIX^e siècle, des phénomènes toujours familiers : les noms de maisons d'édition engagées dans la traduction et en pleine expansion (Hachette, Plon, Lagarde, Calmann-Lévy, Perrin, Mame, Firmin-Didot), les « grandes maisons du capitalisme éditorial³ », des stratégies économiques (prix différents selon les genres, les auteurs et les lecteurs ciblés), politiques et religieuses, telle que la vente à un large public par l'intermédiaire de collections bon marché, la construction d'un catalogue éditorial témoignant d'affinités politiques et religieuses ou de spécialisations recherchées. Ce qui ne doit pas occulter l'importance des revues littéraires pour la diffusion d'extraits d'œuvres de littératures étrangères en français.

Réception, pratiques et débats traductifs en 1886

En 1886, mentionner la traduction est « une information stable, normale⁴ », sous des formes assez diverses. Ce qui, comme le fait remarquer à juste titre B. Wilfert-Portal, ne préjuge aucunement d'une traduction respectueuse du texte traduit, mais, au moins, d'une transparence voulue de la part des éditeurs. É. Mavraki constate un rapport toujours utilitaire à la traduction : le texte est « moins souvent vu dans sa spécificité qu'assimilé, instrumentalité, déformé, voire forgé⁵ ». Les traducteurs sont encore majoritairement des hommes et la traduction n'est toujours pas une activité professionnalisée. Ils ne semblent guère prolifiques, à l'exception de ceux qui traduisent du russe, « à la hussarde » écrit B. Wilfert-Portal qui va jusqu'à évoquer



(n'est-ce pas un peu excessif ?) la « manipulation de grande ampleur qu'a été la russomanie littéraire des années 1880⁶ »...

Jean-Louis Backès, dans « Eugène Melchior de Vogüé et *Le Roman russe* », vient nuancer le propos. Il montre que la littérature russe était connue du public français depuis le début du siècle grâce à de nombreux intermédiaires venus à la traduction par des biais divers et variés (les plus connus étant Prosper Mérimée et Tourgueniev qui collabora avec Louis Viardot) et dresse le portrait d'un Vogüé très prolifique, capable de lire toute l'œuvre de Dostoïevski en un été lorsqu'il apprend que les éditions Plon envisagent de lancer l'auteur ; un Vogüé qui, élu à l'Académie française à l'âge de quarante ans, bâtit son œuvre patiemment, sait écrire le bon article, la bonne notice au bon moment : « Le succès du *Roman russe* s'appuie sur celui qu'ont obtenu deux traductions françaises, celle de *La Guerre et la paix* et celle de *Crime et châtiment*. Aux lecteurs curieux d'en savoir plus, Vogüé offre un guide sûr⁷, enthousiaste et fort bien écrit⁸. »

1886, année aussi « américaine » : Christine Lombez, dans le chapitre intitulé « *Les Aventures d'Huck Finn* de M. Twain par W.-L. Hughes », parle d'un « contexte général d'ouverture et d'intérêt pour les productions littéraires venues de l'Amérique qui relativise quelque peu une supposée indifférence française⁹ ». En prenant en compte l'objet livre et la traduction dans sa matérialité (couverture et illustrations) ; le climat sociopolitique et éditorial dans laquelle cette traduction paraît (lois de Jules Ferry qui créent de nouveaux besoins et marchés de livres pour la jeunesse) ; le fait qu'elle soit publiée par les éditions laïques Hennuyer qui collaborent avec le ministère de l'Instruction publique, Christine Lombez met au jour un projet de traduction aux antipodes du projet anti-esclavagiste de Mark Twain qui conférait à ce texte une complexité linguistique et idéologique certaine. Coupes pratiquées dans le texte ou, au contraire, ajouts, registres de Huck et de Jim, gommage de l'ironie et de la portée polémique du roman, illustrations bien moins nombreuses que dans l'original : tout tend à suggérer le message que l'on veut faire passer aux jeunes Français, en présentant un Huck « embourgeoisé » et très « civilisé » (maniant à la perfection l'imparfait du subjonctif, souligne Ch. Lombez) à côté d'un Jim rabaissé à son rang de Nègre et d'esclave. Ce qui n'empêcha pas le traducteur de se « légitimer » en se prévalant de l'autorisation de Mark Twain...

1886, comme le souligne Éric Athenot dans le chapitre intitulé « Laforgue, traducteur de Walt Whitman », est une grande année Whitman, présent dans cinq numéros de revues francophones. Il est notamment traduit par Jules Laforgue, sensible à l'esthétique de Whitman, qui déclare dans une lettre à Gustave Kahn : « J'oublie de rimer, j'oublie le nombre de syllabes, j'oublie la distribution des strophes, mes lignes commencent à la marge comme de la prose¹⁰. » On appréciera la finesse de l'analyse d'É. Athenot, concernant le rôle de la traduction des vers de Whitman dans la



genèse du vers libre en français, genèse dont il rappelle qu'Édouard Dujardin la situe précisément en 1886. É. Athenot se refuse d'emblée à envisager la question en termes d'influences (et l'on aurait aimé cette prudence sous la plume des autres contributeurs de cet ouvrage) pour proposer des perspectives plus fructueuses, avant de conclure sur la triple importance de 1886 : révélation de la poésie de Whitman dans une traduction plus proche du projet poétique de l'auteur ; visibilité de Whitman et Rimbaud ; émergence officielle du vers libre.

Du côté des débats qui ont cours en 1886, Frédéric Weinmann s'intéresse à « Comment faut-il traduire Shakespeare ? Sur une traduction avortée d'Othello » et commence par rappeler la place importante occupée par Shakespeare sur la scène parisienne cette année-là. L'histoire de ses traductions fait débat à la fin du XIX^e siècle où l'on se plaît à retracer un parcours téléologique vers des traductions décréées plus « fidèles », tout en considérant les coupes et raccourcis comme inévitables. F. Weinmann illustre cette contradiction par la traduction avortée d'Othello, faite par Alphonse Pagès, à la demande du directeur du théâtre de l'Odéon. En cette année de vers blanc, c'est en vers blancs que Pagès traduit les trois premiers tableaux. Traduction refusée au motif que « ce n'est plus de la prose contrainte et cela ne signifie plus rien du tout¹¹ ». Ce qui montre ce qu'on attend du vers blanc et comment on le considère l'année de sa « naissance »...

Dans « Textes anciens, questions nouvelles : la traduction des tragiques grecs en France autour de 1886 », Sylvie Humbert-Mougin évoque un « engouement [...] voire un phénomène de mode » : l'intérêt des Français pour l'Antiquité et, plus particulièrement, pour les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Et montre que « la diversification des supports éditoriaux et des publics potentiels de la tragédie grecque renouvelle la pratique et les débats relatifs à la traduction des œuvres de l'Antiquité classique¹² ». Proposer à un public lycéen et étudiantin la traduction « claire » et « fluide » (en prose) de textes grecs est une pratique française qui se revendique comme telle, par opposition à la prétendue « lourdeur » des traductions allemandes et au fait qu'en Allemagne, on soit plus soucieux de donner le texte original (sans traduction) avec un solide appareil critique. Au nom de cette « clarté » et de la visée pédagogique de ces traductions placées en miroir avec le texte grec, S. Humbert-Mougin pointe des faits étonnants et montre, en outre, que l'engouement du public pour les mises en scènes de tragédies grecques conduit à une nouvelle forme de « traduction » : adaptation mise en œuvre dans des délais très serrés par plusieurs intermédiaires, professionnels de l'écriture dramatique mais non spécialistes du grec ancien, qui redécoupent les tragédies selon les règles bien françaises...

Du côté de la retraduction, Maria del Rosario Alvarez Rubio s'intéresse à « Une retraduction française de Fernán Caballero », auteur abondamment diffusé en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle, non seulement pour son écriture, mais aussi



pour les valeurs religieuses et morales qu'il incarne. Contrairement à une traduction antérieure (1865), faite par Auguste Dumas qui se prévalait de l'autorisation de l'auteur, la traduction du roman épistolaire *Un été à Bornos*, parue en 1886 sous le nom de Don Teotimo T., se distingue par un paratexte très réduit qui semble montrer un changement dans l'horizon d'attente des lecteurs. Il traduit le roman en prose (Dumas l'avait fait en vers) et n'hésite pas à procéder à des allègements et à « lisser » tous les procédés ironiques de l'auteur visant une certaine francomanie.

La réception de « La littérature catalane en France : le cas de Jacint Verdaguer » est étudiée par Núria Camps Casals, dans le contexte de « renaissance » d'une langue littéraire et d'une littérature depuis le début du XIX^e siècle, avec, ancrés dans l'imaginaire national, un sentiment de « retard » et un désir de « modernisation ». Ce chapitre s'intéresse plus particulièrement à l'œuvre de Jacint Verdaguer, dont la réception enthousiaste en France fut favorisée par la presse et les réseaux catholiques, les écrivains provençaux (dont Frédéric Mistral), les liens amicaux entre réalistes et naturalistes espagnols, catalans et français.

Et les sciences humaines et politiques ?

Les chapitres consacrés à l'ouverture des sciences humaines et politiques sur l'étranger apportent un éclairage complémentaire. Dans le domaine de l'histoire, 1886, par le prisme de la *Revue historique* analysée par Fiona MacIntosh Varjabédian, apparaît en effet comme une année d'ouverture sur un nombre important de pays (avec une prédominance de l'Allemagne) assortie d'un certain sentiment de supériorité qui se manifeste par la foi dans le progrès de la science portée par la France, des critiques sévères à l'égard d'autres historiographies (anglaise notamment). L'auteur constate que la circulation des textes et des idées se fait avec très peu de traductions : les historiens français de la fin du XIX^e siècle connaissaient au moins une langue étrangère et un nombre important d'historiens étrangers pouvaient rédiger en français. La traduction était donc plutôt réservée aux ouvrages de « vulgarisation » destinés à un plus large public.

Enjeux et pratiques de la traduction en Belgique, au Canada et en Suisse

Dans « Cosmopolitisme et traduction chez les symbolistes belges », Laurence Boudart souligne l'importance de 1886 : année « où, à l'aune de cette déflagration sociale, la Wallonie prend son sens en tant qu'entité politique et culturelle¹³ » ; année où l'écrivain militant Albert Mockel crée la revue littéraire *La Wallonie*, creuset des liens entre symbolistes français et belges ; année de bouillonnement créatif sur fond d'imaginaire social qui voit un retard culturel à combler, à tel point que l'on parle de « génération de 1886 » qui, par son ascendance souvent flamande, a un accès facilité à la littérature allemande. Le cosmopolitisme est donc une arme dont les écrivains



belges usent pour s'affranchir de la domination culturelle et des « modèles » français. D'où le rôle des revues littéraires belges dans la diffusion en français d'auteurs et de textes qui pouvaient ne pas avoir encore été publiés en France et qui furent importants pour la création des symbolistes belges.

En 1886, le Canada est un jeune État de dix-neuf ans, comme le rappelle Denise Merkle dans « L'exécution de Louis-David Riel (16 novembre 1885) et les enjeux de la traduction au Canada », dont la population est à environ 30 % francophone. Francophonie qui fait l'objet d'un combat, notamment des traducteurs franco-canadiens, contre le régime anglo-canadien, car « l'apparence d'une quasi-égalité linguistique entre le français et l'anglais au sein du jeune pays est donc trompeuse¹⁴ ». En témoigne l'exécution du traducteur Louis Riel précisément à la fin de 1885.

En ce qui concerne la Suisse, Irène Weber Henking constate que les échanges entre éditeurs parisiens et suisses étaient si denses, à la fin du siècle, que « le marché de la traduction en Suisse romande n'a vraiment décollé qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁵ ». Si l'on peut remarquer, durant la période 1886-1890, une certaine variété des langues traduites, en 1886, les 24 traductions parues le sont de l'allemand qui domine un peu devant l'anglais et largement devant l'ancien français et l'italien. On remarque une nette prédominance de la philosophie, de la religion et de l'histoire, devant les sciences naturelles et la littérature. Point de « russomanie » en Suisse en cette année 1886... Quant à la mention systématique de l'auteur et du traducteur, elle est loin d'être acquise.

Cet ouvrage, très riche en informations et en analyses, se clôt par une postface de Philippe Chardin, « Les années de l'éveil », qui met l'accent sur « les mérites méthodologiques d'un type d'investigation qui semble particulièrement bien se prêter à l'approche comparatiste¹⁶ » : certaine exhaustivité (sans doute atteinte pour ce qui est des données bibliométriques, mais impossible pour les études de cas qui pourraient multiplier les angles, les approches et les thèmes) ; prise en compte de toutes les parties du monde (affirmation à tempérer quelque peu là aussi, l'Afrique, l'Europe orientale, le Proche, le Moyen et l'Extrême-Orient sont absents) ; mise en évidence de la cristallisation de processus antérieurs ; mise au jour de pratiques, de statuts et de débats permettant de « mesurer le chemin parcouru » (Ph. Chardin prend aussitôt la précaution de relativiser l'idée d'un progrès dans ce qui a trait à l'histoire des mentalités). Et il esquisse des pistes pour un prolongement fécond du livre.

Indirectement, par la récurrence de notions comme « fidélité », « modernisation », « influences » (forcément européocentrées pour ces deux dernières), cet ouvrage montre aussi que la critique de la traduction a encore du chemin à faire pour renouveler et affiner son approche de l'ainsi-nommé original et ses traductions.



Notes

1. L. Arnoux-Farnoux et S. Humbert-Mougin, dans l'avant-propos de l'ouvrage, p. 11.
2. Chapitre mentionné, p. 299.
3. B. Wilfert-Portal, chapitre cité, p. 88.
4. B. Wilfert-Portal, chapitre cité, p. 80.
5. É. Mavraki, « Traduire la littérature moderne », p. 52.
6. B. Wilfert-Portal, chapitre cité, p. 87.
7. Outre le fait que ce qualificatif manque de précision, il est un peu contredit par le reste du chapitre... Au bas de la même page, on peut lire : « *Le Roman russe* a éclairé plusieurs générations, parfois au prix d'interprétations contestables. »
8. Chapitre mentionné, p. 224.
9. Ch. Lombez, chapitre mentionné, p. 127.
10. Cité par É. Athenot dans le chapitre mentionné, p. 120. On le sait, c'est ce même Kahn qui est considéré comme le premier à avoir écrit des vers libres en français...
11. Cité par F. Weinmann, chapitre mentionné, p. 148.
12. Chapitre mentionné, p. 231.
13. Chapitre mentionné, p. 197.
14. Chapitre mentionné, p. 302.
15. I. Weber Henking, « La traduction en Suisse romande après 1886 », p. 101.
16. Chapitre mentionné, p. 318.

Que choisir ?

Recension de l'ouvrage de Frédérique Leichter-Flack, *Qui vivra, qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde*, Paris, Albin Michel, 2015, 208 pages.

Par Sean James Rose, *journaliste* (Livres Hebdo, Libération, Le Monde, Numéro), *traducteur, critique d'art et écrivain*

Le classique exemple de la réflexion éthique est celui du tramway fou : un véhicule dont le conducteur a perdu le contrôle ; cinq ouvriers qui travaillent sur la voie ; sur un pont un passant obèse dont la masse corporelle pourrait stopper la course infernale du tramway. Que faire ? Pousser le gros badaud afin d'arrêter le tramway et sauver les cinq hommes ? Ne rien faire et accepter que des vies soient fauchées ? Logique utilitariste – cinq vies c'est plus qu'une – versus impératif catégorique – on ne mitige pas l'idée du bien, toute la dignité humaine réside dans l'affirmation que la vie d'un homme ne vaut pas plus que celle d'un autre. Droits dans leurs bottes, l'homme ou la femme pétris de morale kantienne pourront toujours se consoler en blâmant le sort qui aura frappé les ouvriers sur la voie dont la vie ne saurait justifier la mort d'un innocent. Mais *quid* de cinquante personnes à sauver, ou encore cinq mille ou cinquante mille ?





Expérience et expérience de pensée

Savoir qui sauver quand on ne peut pas sauver tout le monde n'est pas uniquement une expérience de pensée, rappelle Frédérique Leichter-Flack. Les chefs des *judenräte*, les conseils juifs, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont été contraints par les autorités nazies à établir des listes et à livrer un certain nombre des membres de leur communauté aux chambres à gaz : certains se sont suicidés, refusant de faire une sélection ; d'autres ont « collaboré » en excipant du fait que mieux valait un sacrifice partiel qu'une extermination totale. Aujourd'hui, dans les situations limites de catastrophe (séisme, ouragan) ou de pandémie (grippe aviaire, Ebola), qui soigner en priorité : le premier arrivé ou celui qui a le plus de chance de survie ? Reprenant l'exemple du *Choix de Sophie* de William Styron, où une mère est forcée par un officier nazi de choisir entre ses deux enfants, l'auteure du *Laboratoire des cas de conscience* (Alma, 2012) se penche sur ces « angles morts » où l'intelligence est comme sidérée par l'impossibilité du choix.

À partir des nouvelles fictions contemporaines comme *Hunger Games* ou les séries télévisées, l'auteur poursuit son travail de réflexion éthique

Elle interroge aussi nos mentalités reflétées dans la fiction contemporaine : la trilogie *Hunger Games* ou les séries télévisées comme *Homeland* ou *Grey's Anatomy*. Tester les limites de l'utilitarisme, telle est l'ambition de l'ouvrage, tout en posant la question en amont et de manière politique : « Ce qui importe n'est pas d'inciter chacun à s'interroger sur ce qu'il a vraiment dans le ventre mais de travailler à bâtir des dispositifs sociaux, politiques, éducatifs, qui évitent à quiconque d'avoir jamais à se montrer héroïque – ou, en d'autres termes, qui permettent à l'humanité de rester humaine sans effort surhumain. »

SJR© *Livres Hebdo* 2015 (n° 1053, 11 sept. 2015, p. 49)

Homo semper economicus ?

Parution de l'ouvrage de Daniel Cohen, *Le monde est clos et le désir infini*, Paris, Albin Michel, 2015, 224 pages.

« **L**a croissance économique est la religion du monde moderne. Elle est l'élixir qui apaise les conflits, la promesse du progrès indéfini. Elle offre une solution au drame ordinaire de la vie humaine qui est de vouloir ce qu'on n'a pas. Hélas, en Occident du moins, la croissance est devenue intermittente, fugitive... Les krachs succèdent aux booms et les booms aux krachs. Comme les sorciers qui veulent faire venir la pluie, les hommes politiques lèvent les mains vers le ciel pour la faire tomber, aiguisant



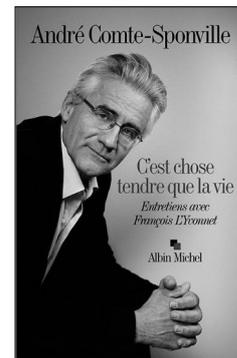


le ressentiment des peuples quand elle n'est pas au rendez-vous. Tout à la recherche de boucs émissaires, le monde moderne évite pourtant la question centrale : que deviendra-t-il si la promesse d'une croissance indéfinie est devenue vaine ? Saura-t-il trouver d'autres satisfactions ou tombera-t-il dans le désespoir et la violence ? » Daniel Cohen

Épicure vs. Montaigne

Parution de l'ouvrage d'André Comte-Sponville, *C'est chose tendre que la vie. Entretiens avec François L'Yvonnet*, Paris, Albin Michel, 2015, 544 pages.

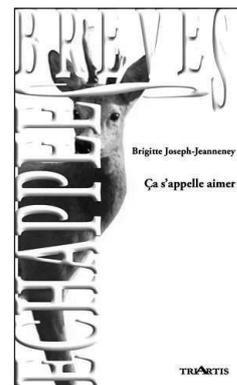
« **C**itons une dernière fois la formule de Montaigne, qui pourrait servir de titre à notre livre : "C'est chose tendre que la vie, et aisée à troubler". La philosophie, pour la plupart d'entre nous et quoi qu'ait pu prétendre Épicure, n'abolit pas ce trouble, toujours possible, mais rend cette tendresse-là un peu plus précieuse, un peu plus consciente, un peu plus réfléchie, un peu plus forte, un peu plus libre, un peu plus sage. Puis il y a le plaisir de penser, qui est l'un des plus vifs qui soient ! » André Comte-Sponville



Huit nouvelles sur l'amour

Parution de l'ouvrage de Brigitte Joseph-Jeanneney, *Ça s'appelle aimer*, Paris, TriArtis, collection « Échappées brèves », 2015, 60 pages.

L'amour est là. Tantôt farce, tantôt drame, il se joue de l'âme humaine et des corps épanouis, vieilliss ou asservis. L'échappée d'un chevreuil, un libertin sous l'averse poussant la porte d'un estaminet, une femme égarée dans un supermarché, la caresse d'un pinceau sur la toile, l'écho amorti d'une sonate, l'amour se faufile et surgit là où il lui plaît. Amour enfoui, muet, tenace, féroce, brusqué, gauche, délié, candide, inquiet. Autant de figures de l'amour.



LES ÉDITIONS RUE D'ULM

Lucie Marignac (1983 L)



« *No matter how great the talent or efforts, some things just take time. You can't produce a baby in one month by making nine women pregnant.* »

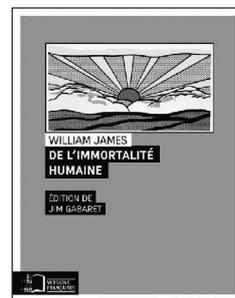
Warren Buffet

Une jeune collection prolifique : les opuscules de politique économique du Cepremap

Dirigée par Daniel Cohen (1973 s) avec le concours de Philippe Askénazy (1991 s) puis, récemment, de Claudia Senik (1984 L), la « collection du Cepremap » va fêter début 2016 son 40^e volume. Un parcours très riche pour une collection née il y a moins de 10 ans, qui veut rendre accessibles à tous des questions d'actualité présentées par des spécialistes.

5 livres viennent clore l'année 2015 – philosophie, littérature, sciences sociales, économie – ainsi que nos deux revues annuelles, *Lalies* et le *Bulletin d'informations proustiennes*.

La rhétorique du grand conférencier qu'était William James donne à cet essai inédit en français, *De l'immortalité humaine* (1898), l'élan d'une charge. Né en 1842, William, frère de l'écrivain Henry James, est l'auteur d'une œuvre considérable tant en psychologie qu'en philosophie : il est, avec C. S. Peirce et John Dewey, l'un des pères du pragmatisme, qui fera des émules jusqu'en France, d'Émile Boutroux à Jean Wahl, et sera célébré par son ami Henri Bergson. Son œuvre se fonde sur une tentative d'élargissement de l'empirisme aux expériences psychologiques puis métaphysiques et religieuses. Il affirme l'autonomie du mental



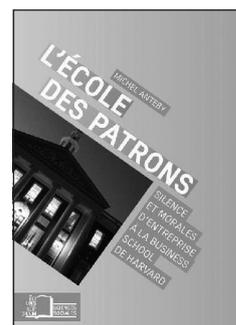


vis-à-vis de la physiologie dans un monde pluriel traversé de flux de conscience. Il bat en brèche deux pans d'un même esprit scientifique et matérialiste contre lequel il s'agit de se prémunir : car celui-ci empêche de concevoir une immortalité de l'esprit qui n'a pourtant rien d'impossible aux yeux de l'auteur. S'appuyant sur la psychophysiologie et sur les recherches psychiques et médiumniques de la fin du XIX^e siècle, le texte en question permet de comprendre en profondeur la méthode pragmatiste et l'empirisme radical, offrant des arguments encore puissants contre un réductionnisme qui n'a fait que s'accroître depuis, au sein des neurosciences notamment. Édition de Jim Gabaret (2009 I) avec la collaboration de Thibaud Trochu. [Collection « Versions françaises », format 14 × 18, 140 pages, 14 €]

Née en 1958, Emilia Dvorianova est l'un des auteurs majeurs de la littérature contemporaine bulgare. Sa formation en philosophie et en musique concourt à la singularité d'une écriture qui entre en résonance avec les « grands » du XIX^e siècle européen : Proust, Joyce, Virginia Woolf, Genet... *Chaconne* est son troisième livre de fiction traduit en français. Un texte virtuose, composé, comme une œuvre musicale, de « concertos pour phrase », d'une chaconne et d'une coda. L'auteur se plaît à perdre son lecteur dans les extases de la langue, là où le Verbe devient musique et la musique érotisme. Tout se passe durant un concert donné par un violoniste de renom : on retrouve, au fil du récit et au fil de leurs pensées, un professeur de violon que sa femme a quitté, un jeune violoniste qui a raté un concours à Vienne, le gardien de la salle de concert et surtout, figure centrale, Virginia, concertiste et professeur de violon, qui, à Vienne, a vécu de tout son corps un échange troublant, où extase esthétique et extase érotique se sont fondues. Édition de Marie Vrinat (1981 L), professeur à l'Inalco. [Collection « Versions françaises », format 14 × 18, 134 pages, 14 €]



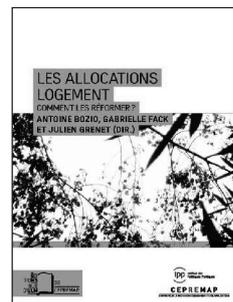
La collection « Sciences sociales » dirigée par Florence Weber (1977 L) s'est enrichie d'un livre passionnant et original sur la sociologie des entreprises et les écoles qui y préparent. Comment sont formés les futurs patrons américains ? Quel sens moral retirent-ils de leur passage sur les bancs des fameuses *business schools* où ils acquièrent leur formation ? L'analyse ethnographique de la plus emblématique de ces écoles, celle de Harvard, apporte des réponses. Michel Anteby nous découvre les rouages d'une institution centenaire et dresse des parallèles frappants entre la socialisation des professeurs et celle des élèves. De la préparation des séances de cours à la circulation dans les tunnels du campus, du





système d'évaluation et de notation aux suspensions pour motif d'insuffisance académique, ce livre retrace le parcours éducatif, à la fois mythique et singulier, de ceux qui aspirent à devenir patrons. Car ils évoluent dans un contexte qui promet un silence normatif relatif. Arguant de respecter une multitude de points de vue, l'école se refuse à prôner ouvertement une norme. C'est donc une étrange idéologie de la non-idéologie qui est interrogée ici, et un silence bien plus parlant qu'il n'y paraît. L'auteur est professeur associé en sociologie des organisations à l'Université de Boston et chercheur associé au Centre de sociologie des organisations (Sciences-Po/CNRS). Ses recherches examinent la manière dont les individus s'attachent à leur travail, à leur profession et aux organisations qui les emploient. Après une thèse sur les compagnons dans l'industrie aéronautique, soutenue en cotutelle à l'Université de New York et à l'EHESS, il a continué à interroger les pratiques que les individus développent au travail pour créer et maintenir leur culture et identité propre. Membre du corps professoral de la Harvard Business School pendant dix ans, comme professeur assistant puis associé, il a également enseigné à la Yale School of Management ainsi qu'à la Leonard N. Stern School of Business de l'Université de New York. Il connaît donc les *business schools* américaines de l'intérieur. [Format 15 × 21, 264 pages, 22 €]

Dans la « collection du Cepremap », une réflexion attendue sur *Les Allocations logement. Comment les réformer ?* Avec une dépense de près de 18 milliards d'euros, les aides personnelles au logement constituent une politique publique majeure visant à soutenir les ménages les plus modestes dans leurs dépenses. Plusieurs évaluations ont cependant remis en question l'efficacité de ces aides en mettant en évidence leurs effets sur les prix des loyers et en suggérant une capture importante de ces sommes par les bailleurs. La hausse des loyers a progressivement poussé de plus en plus de ménage au-dessus du loyer-plafond, transformant incidemment une prestation à l'origine affectée à la dépense de logement, en une prestation sociale comme les autres. À partir de ce constat, les auteurs présentent ici une proposition de réforme des aides au logement. Elle a pour objectif de maintenir le budget actuel des aides mais d'en modifier le fonctionnement afin d'améliorer leur efficacité. Dans un premier temps, le dispositif a été repensé afin de rompre le lien direct entre le montant du loyer et le montant de l'aide. Les aides au logement dépendent alors uniquement des caractéristiques du ménage et de ses ressources, comme toute prestation sociale. Dans un second temps, une fusion des aides au logement avec le Revenu de solidarité active et la Prime pour l'emploi est envisagée. Cette réforme vise à réduire les effets inflationnistes des aides sur les loyers, à mieux intégrer les aides en direction des bas revenus en une seule prestation et à



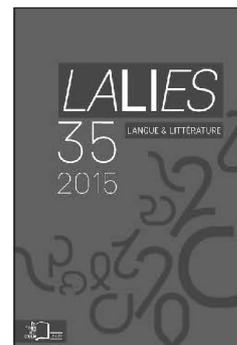


améliorer les incitations au retour à l'emploi. Antoine Bozio, Gabrielle Fack et Julien Grenet (École d'économie de Paris et Institut des politiques publiques) ont dirigé de livre. [N° 38, format 14 × 18, 98 pages, 9 €]

Les évolutions de la natalité sont le plus souvent appréhendées à l'aune d'un unique indicateur, le nombre d'enfants par femme. Pourtant, le calendrier des naissances, c'est-à-dire les âges auxquels une mère donne naissance à ses enfants, éclaire utilement les dynamiques sociodémographiques. L'âge de la maternité se révèle, en particulier, être un marqueur social car il s'accroît avec les niveaux d'éducation et de revenus des parents. Aujourd'hui, parmi celles ayant le moins de perspectives sociales, on trouve souvent des filles-mères. Force est de constater que le calendrier des naissances est naturellement lié aux autres décisions importantes qui rythment le cycle de vie : nombre d'enfants, bien sûr, mais aussi temps consacré aux études et rôle des femmes sur le marché du travail. Même si on a trop souvent tendance à s'alarmer du report des naissances, les âges de la maternité ne sont pas des variables ni des objectifs des politiques publiques ; c'est plutôt le contraire : ils réagissent indirectement à certaines politiques, et peuvent de ce fait en annihiler les effets. Dans cet opuscule, *Avoir un enfant plus tard. Enjeux sociodémographiques du report des naissances*, Hippolyte d'Albis, Angela Greulich et Grégory Ponthière montrent que le calendrier des naissances sert à lire certaines dynamiques sociales, économiques et démographiques propres aux sociétés européennes et, en particulier, aux sociétés française et allemande. Ils mettent en perspective le phénomène de report des naissances qui caractérise depuis plusieurs décennies la démographie européenne en analysant précisément ses ressorts et implications. [N° 39, format 14 × 18, 128 pages, 9 €]

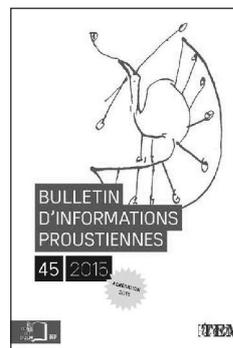
Nous terminerons par nos deux revues annuelles. Le 35^e numéro de *Lalies* propose une présentation grammaticale détaillée de la langue roumaine par Martin Maiden, des réflexions variées sur les langues « non naturelles » (martien, glossolalie, interlangues...), et trois études importantes sur les « langues inventées » chez J. R. R. Tolkien. [Format 16 × 24, 220 pages, 29 €]

Le *Bulletin d'informations proustiennes* 45, sous la direction de Nathalie Mauriac Dyer, a été suscité, comme le numéro 44, par le programme d'agrégation 2015 et 2016 (*Le Temps retrouvé*). Le *BIP* s'efforce, chaque année, d'offrir des inédits à ses lecteurs. La présente livraison ne fait pas exception en proposant un lot de lettres à divers correspondants (dont André Chaumeix, M^{me} Greffulhe, Gabriel Mourey, Abel Hermant), une photographie d'Ernesta Stern dédicacée « À Proustinetto » (1894), enfin plusieurs lettres





de Reynaldo Hahn à René Peter et Madeleine Lemaire. Ces lettres envoyées du front par l'un des plus proches amis de Proust évoquent nombre de passages du *Temps retrouvé*, qui fait également l'objet d'un dossier. La genèse du roman n'est pas absente (lecture d'un pastiche d'Anatole Leroy-Beaulieu dans le Cahier 44, travail complexe de Proust sur les épreuves Gallimard d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, rédaction et édition du *Temps retrouvé*). Comme toujours, le numéro contient un riche dossier d'actualités : outre les rubriques « Ventes, manifestations et publications », les « Notes de lecture » rédigées par G. Perrier et son équipe internationale de spécialistes rendent compte des dernières parutions proustiennes significatives – on remarquera cette année les comptes rendus, entre autres, d'ouvrages publiés en anglais, allemand, japonais et chinois. [Format 16 × 24, 244 pages, 29 €]



L'Université comme elle va...

Si l'on considère les plus grands maîtres à penser de l'humanité – le Bouddha, Confucius, Socrate, Jésus –, on est frappé par un curieux paradoxe : aujourd'hui, aucun d'entre eux ne pourrait obtenir ne fût-ce qu'un modeste poste d'enseignant dans une de nos universités. La raison en est simple : leurs qualifications sont insuffisantes – ils n'ont rien publié. (Il n'est pas impossible que Confucius ait édité certains textes, mais, comme tous les universitaires le savent, les travaux d'édition font un peu figure de rembourrage dans un *curriculum vitae* – on ne peut pas dire qu'ils comptent vraiment.)

Simon Leys, *L'Ange et le cachalot*, Flammarion, 1998,
« Une introduction à Confucius ».

Pour tous renseignements :

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 36 85 (comptoir de vente) 01 44 32 36 80 / 36 83 (éditions)

Vente sur place à nos bureaux tous les jours de 9h à 11h30 et de 13h à 16h30, escalier de la direction, 2^e étage droite

Courriel : ulm-editions@ens.fr



Envoi du dernier catalogue papier sur demande

www.pressens.fr (recherches dans le catalogue / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds

Relations presse : L. Debertrand – Courriel : laurence.debertrand@ens.fr

01 44 32 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres

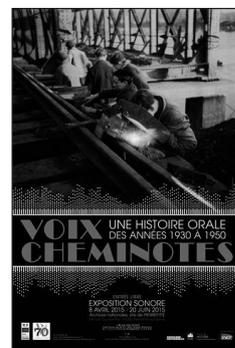
Diffusion et distribution numérique : Numilog

VOIR POUR ENTENDRE ? UNE EXPOSITION SONORE AUX ARCHIVES NATIONALES

Produite par l'association Rails et Histoire, association pour l'histoire des chemins de fer, sous la responsabilité de Marie-Noëlle Polino (1981 L), l'exposition « Voix cheminotes. Une histoire orale des années 1930 à 1950 » est l'aboutissement d'un travail unissant plusieurs démarches : un appel à témoignages lancé en 2011 par la SNCF auprès des cheminots et de leur famille ayant vécu et travaillé pendant la Seconde Guerre mondiale ; la collecte d'archives orales, menée entre 2012 et 2014 dans les règles de ce qui est désormais un art, grâce en particulier aux travaux de Florence Descamps (1984 L) ; l'analyse d'un fonds, ouvert à la recherche, de 210 entretiens et 400 heures d'enregistrement ; une recherche historique sur ce fonds, qui a suscité une démarche de restitution et de médiation et, dans le même mouvement, l'exposition sonore. Suivant des exemples anglo-saxons peu pratiqués en France, « Voix Cheminotes » est la première exposition sonore accueillie par les Archives nationales sur le site de Pierrefitte (avril-juillet 2015).

Il est très inhabituel de se rendre à une exposition non pas pour voir des objets mais pour entendre des voix. L'écoute est plutôt réservée au concert (mais dans ce cas on peut voir ceux qui produisent le son) ou à la radio (mais alors on a généralement en même temps une autre occupation, et l'imagination laissée libre redonne corps aux voix, figure l'espace où résonnent les sons). Se rendre spécialement dans un lieu pour se livrer à la seule écoute est déconcertant et assez difficile à envisager : en effet que faire, dans un lieu ouvert, sans activité visuelle ou manuelle, avec un casque sur les oreilles ? La Cité de la musique elle-même, confrontée au problème de faire entendre le son des instruments de musique qu'elle montre au public, insiste sur leur aspect visuel. L'écoute nue, sans instrumentiste pour produire le son, semble trop risquée dans une exposition. La Scam, la Société de droits d'auteurs radio, organise parfois des diffusions courtes d'émissions : mais les extraits proposés à l'écoute sont extrêmement brefs.

L'association Rails et Histoire relevait donc un défi : affirmer la dimension première de l'écoute dans une exposition. Il s'agissait de contribuer à l'histoire des années 1930 à 1950 en s'intéressant au secteur ferroviaire.





Le matériau recueilli par trois enquêteurs était complexe, sur le plan historique comme sur le plan affectif : 400 heures d'enregistrement de cheminots et cheminotes ou de leurs proches, fruit de deux années d'entretiens, qui rassemblent des témoignages de 210 personnes ayant vécu dans le monde de la SNCF pendant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui âgées, elles ont rapporté une vision singulière, parfois décalée, toujours émue, de la Grande Histoire : elles ont toutes leur manière de parler, avec parfois des accents aujourd'hui oubliés ; leur débit est plus ou moins aisé. Surgissent au cours de l'entretien des émotions parfois fortes, encore vives, la douleur, le rire, l'incompréhension face à des faits vieux de plus de soixante-dix ans. Elles ont quelquefois aussi, tout simplement, des difficultés à dire ce qu'elles ont vécu. Leur âge peut gêner ces témoins qui ne souhaitent généralement pas être vus. Par ailleurs, leur apparence actuelle, le cadre dans lequel ils vivent, auraient brouillé le message qu'ils réussissent à transmettre. C'est ainsi que le parti d'un enregistrement sonore, et non d'un enregistrement vidéo, s'est imposé.

Ces archives, traitées comme des documents historiques, sont conservées dans les meilleures conditions. Mais le propos de l'exposition était de les faire entendre à un public plus large que celui des seuls chercheurs en histoire, d'où l'idée, le défi, d'une exposition sonore.

Un lieu très sobre, gris, brun et blanc, dans lequel des traverses de bois – celles du rail – ponctuent l'espace et servent de sièges comme de présentoirs. Cinq grands thèmes rythment la visite : l'avant-guerre, la guerre jusqu'en mai 1940 et l'exode, la vie quotidienne et professionnelle des cheminots sous l'occupation, la fin de l'occupation, l'histoire de la mémoire. Des casques sont prévus et permettent une écoute individuelle. (En fait, deux casques diffusent les mêmes extraits : on écoute à deux, ce qui constitue une expérience tout à fait différente de l'écoute solipsiste.) Des ambiances sonores, discrètes, des bruits de train, résonnent dans l'espace. Enfin, des repères sur le sol déclenchent, sous le pas du visiteur, les actualités radiophoniques de l'époque, avec des extraits correspondant à chaque thème. Sont ainsi associés des sons collectifs et des sons individuels, des sons d'ambiance et des sons déclenchés par le visiteur.

L'écoute est accompagnée d'objets à voir, sélectionnés avec soin. D'abord, outre quelques pièces des Archives nationales, des reproductions de documents d'époque, prêtés pour la plupart par les témoins : non pas des originaux, ce qu'il est important de souligner, surtout dans une exposition d'archives où d'habitude on a justement le privilège de voir les objets eux-mêmes. Ici, montrer une reproduction, c'est insister sur l'image et non pas sur l'objet ; en d'autres termes, c'est mettre l'accent non pas sur l'origine du son, le monde dans lequel le son a été entendu, mais sur son prolongement, son illustration. De plus, une partie de ces objets reproduits – affiches,



photos, lettres, décorations... – sont traités pour être « vus » de manière tactile par des aveugles : quelle manière plus efficace de rappeler aux voyants que l'écoute est première ?

On voit aussi des photos d'entrepôts ou des scènes de la vie quotidienne. En fait, il ne s'agissait pas vraiment de photos mais d'images projetées, fragiles, lumineuses, sur des voiles blancs rythmant la promenade. Enfin, dans les choses à voir, une brochure à emporter d'une soixantaine de pages, qui reproduisait et expliquait chaque document. L'objet et la vue deviennent le prolongement du son, un support de la mémoire. Tout est fait pour inciter le spectateur-auditeur à intérioriser ce qui lui est proposé.

On va donc à son rythme dans cet espace, écoutant des paroles de vieilles personnes qui racontent ce qu'elles ont vécu, dans de petits extraits d'environ trois minutes chacun, qui souvent se font écho l'un l'autre. Jamais de transcription des paroles : il faut écouter, non seulement ce qui est dit, mais la manière dont c'est dit, le rythme, l'accent, les inflexions de la voix du témoin, les relances de l'enquêteur. Petit à petit, dans l'épaisseur de ce que chacun a vécu, se dégage le même événement, le même problème historique, auquel ce dispositif rend sa complexité. Il faut prendre le temps d'écouter : se contenter de voir est impossible. Il faut s'asseoir, faire la démarche de rencontrer, en imagination, ceux qui parlent ; entendre leurs émotions, leurs dilemmes, leur vision partielle mais intense des faits racontés dans les livres d'histoire.

C'est une exposition extrêmement émouvante. Il s'agit, certes, de faire de l'histoire, avec toute la distance critique qu'implique le travail de l'historien. Mais on est aussi amené à réfléchir. Comment la mémoire se construit-elle ? Qui étaient ces gens, d'origine souvent modeste et rurale, capables de tenir des carnets au jour le jour, sans une faute d'orthographe, que l'histoire a fait voyager parfois à des milliers de kilomètres de chez eux ? Comment pouvaient-ils agir au quotidien ? Que signifie vraiment un geste aussi anodin que de ramasser une lettre jetée sur les rails par des déportés, ou un pigeon voyageur envoyé d'Angleterre pour recueillir des renseignements et tombé dans un champ ? Surtout, on ressort ému, ayant été amené, par la magie de l'intériorisation que provoque l'écoute, à une empathie sans théâtralité tout à fait exceptionnelle.

Seul bémol : pourquoi une exposition si éphémère ? Son rythme, son propos demandent une installation dans la durée. Trois mois, c'est insuffisant...

Violaine Anger (1983 L)



« Voix cheminotes.

Une histoire orale des années 1930 à 1950 »

Réalisée sous la direction de Cécile Hochard, docteur en histoire, assistée d'Anne-Laure Hérout ; sons produits par Phonotopie (Stéphanie Collonvillé et Stéphane Lehodey, plasticiens sonores) ; conception de la mise en espace Au fond à gauche (Guillaume Lanneau et Bruno Charzat). L'exposition a été présentée par les Archives nationales du 8 avril au 4 juillet 2015 sur le site de Pierrefitte, inauguré en 2013. Vous pouvez la retrouver sous sa forme virtuelle sur le site www.ahicf.com. Les entretiens sont accessibles sur la base de données en ligne Mémoire orale de l'industrie et des réseaux, www.memoire-orale.org.